

Une impertinente pertinence. Présentation

*Louis Rousseau**

Le tir groupé de quatre avions de ligne remplis de passagers contre des cibles symboliques américaines le 11 septembre 2001 a mis fin, tout particulièrement en Occident, à l'image reçue d'un facteur religieux exclu de l'histoire publique du monde et retranché dans la bulle immatérielle de l'imagination privée. Le « fanatisme religieux », adversaire dénoncé par toutes les générations porteuses du programme des Lumières, semblait avoir été définitivement vaincu à la fin du XX^e siècle. La marginalisation des religions achevée sur le théâtre occidental n'allait pas manquer de se diffuser dans le reste du monde par les canaux de la globalisation économique et culturelle. Or voilà que 14 individus sacrifiaient leur vie et en tuaient 3000 autres, tout à leur certitude d'accéder ainsi directement aux récompenses paradisiaques décrites dans une certaine prédication islamique. L'histoire humaine ne fait généralement pas dans la dentelle en éclatant dans les manchettes. Le terrorisme politique était en train de prendre le nouveau visage d'un terrorisme religieux !

Aux Etats-Unis d'abord, mais dans de multiples villes occidentales simultanément, la solidarité avec les victimes innocentes s'est exprimée par des rituels de deuil public mettant en scène responsables civiques et responsables religieux de toutes les confessions, avec un rôle marqué donné aux porte-parole représentant l'islam. À l'explosion qui voulait proclamer la guerre sainte il fallait répliquer par la production d'une unité sacrée grâce au rituel. La guerre « chrétienne » serait prêchée dans les semaines suivantes, nonobstant l'opposition de toutes les grandes Églises.

Confusion du politique, de l'économique, du social et du religieux ; confusion du deuil individuel privé et du deuil collectif

* Louis Rousseau est professeur au Département des sciences religieuses de l'Université du Québec à Montréal.

public ; puissance chaude des émotions libérées un peu partout dans le monde, déjà investies par des projets manipulateurs : l'événement du 11 septembre posait une évidence inattendue, impertinente même. Il faudrait composer avec la dimension religieuse présente partout. La religion, complexe dimension de l'histoire humaine, n'était pas, elle non plus, « finie ». Cela, les observateurs critiques de la scène religieuse le savaient déjà. Il fallait hélas le traumatisme d'un événement de masse vécu en direct pour redéfinir l'agenda collectif des questions jugées pertinentes et vitales.

Quelle peut-être la pertinence sociale de l'étude critique de la religion au moment où, de mille manières, surgissent de nouvelles questions portant sur la nature, les fonctions et ultimement le sens du facteur religieux dans nos sociétés à modernité avancée ? Deux points de vue se croisent autour de la même interrogation. Il y a celui de la demande sociale adressée aux praticiens d'un savoir expert, d'un côté, celui de ces mêmes praticiens et de leurs étudiants en formation qui se demandent à quoi ils peuvent servir, de l'autre.

Quelques semaines après l'attaque du 11 septembre, quelques membres de la Société québécoise pour l'étude de la religion décidaient d'organiser un colloque dont le thème et la problématique avaient été imaginés quelques mois auparavant par Guy Ménard et quelques-uns de ses étudiants. Le contexte venait de changer sur la scène publique. Poser la question de l'utilité « sociale » d'un savoir critique portant sur les religions pouvait maintenant faire partie des interrogations recevables, valides ou même nécessaires aux yeux d'un nouveau public. Le savoir qui circulait à leur sujet dans l'opinion commune s'avérait manifestement trop court, les idées reçues réduites au silence.

Les invités au colloque de mai 2002 allaient donc se livrer à une sorte d'exploration de cette pertinence. Et tout d'abord, quoi de plus fécond pour mettre l'intelligence en mouvement qu'une étude de cas qui met en cause et en scène la religion dans la crise qui venait de se déclarer. Il y avait le fanatisme religieux à tenter de comprendre, de souche islamique ou chrétienne. Il y avait en même temps la demande urgente d'un savoir expert de la part des médias.

Raymond LEMIEUX, dont l'œuvre venait de se mériter le prix d'excellence en sciences humaines de l'ACFAS, ouvrait le colloque en proposant un trajet qui origine de questions issues de la tragédie

new-yorkaise, mais qui appartiennent encore plus à la conjoncture actuelle de notre monde globalisé : quel sens donner au fanatisme quand il nous ramène à l'horreur ? Toute religion comporte-t-elle une propension au fanatisme qui perturbe les jeux politiques en poussant à la violence ? Sa réponse permet d'éclairer les ressorts psychosociaux du fanatisme en tant que production humaine contemporaine. Il aborde ensuite la dimension politique des liens entre fanatisme et religion. C'est ainsi qu'il illustre en pratique la pertinence la plus fondamentale de l'étude critique de la religion, soit de permettre de « ramener à la *relativité* et à la *subtilité* de l'humain les constructions d'absolu auxquelles procèdent les humains dans leur lutte de pouvoir ». N'aurait-il pas été utile de comprendre avant de proclamer la croisade contre le Mal ?

Les mass-médias du Québec ont, pour la première fois peut-être, donné une place importante aux questions portant sur le jeu du facteur religieux dans une crise née de l'actualité, et tout particulièrement à celles portant sur la nature de l'islam qui inspirait les kamikazes. Au-delà de ceux-ci se profilaient également les thèmes de la présence du fondamentalisme en tant qu'attitude religieuse susceptible d'irruptions violentes dans les luttes de pouvoirs. Dès que la religion est reliée aux crises, elle acquiert une pertinence médiatique nouvelle. Mais qui peut en parler alors avec une certaine expertise ?

Jean-René MILOT, un des rares spécialistes québécois francophones de l'islam, a accordé une quarantaine d'entrevues à divers médias entre le 11 septembre et le 20 décembre 2001. Il s'agit là d'une demande sans précédent. Elle définit une sorte de profil de « l'utilisabilité médiatique » du spécialiste de l'étude critique de la religion : « on s'attend à ce que l'expert ait une maîtrise étendue des contenus, qu'il soit disponible pour une pré-entrevue, qu'il soit bon communicateur et qu'il porte un regard à la fois critique et empathique sur les questions reliées à l'islam ». L'expert était utilisé dans ce contexte pour diffuser une connaissance utile pour aller au-delà des préjugés et des stéréotypes.

Mais comment fonctionnent ceux qui demandent ainsi ce genre de service aux experts. Comment et pourquoi les médias choisissent-ils ou ne choisissent-ils pas de traiter du facteur religieux ? L'occasion était propice pour donner la parole aux journalistes demandeurs et traiteurs de l'information en provenance

des experts. Une table ronde a réuni Jean Dussault, animateur de l'émission *La tribune du Québec* à la radio de la S.R.C., Mathieu Perreault, journaliste à *La Presse* de Montréal et Hugo Leblanc, auteur d'une recherche en cours portant précisément sur le traitement journalistique de l'information religieuse dans les médias français et québécois. On ne trouvera pas la transcription de leurs propos dans ce numéro, mais certaines conclusions générales méritent d'être rappelées. Les médias effectuent un tri dans l'information en fonction de critères de pertinence qui ont peu à voir avec ceux des spécialistes de l'étude de la religion. Le jugement des « gardiens de la guérite d'entrée » est fait d'un jugement global portant sur ce qui va intéresser le public de chaque média et dépend de leur propre capacité à trouver l'angle sous lequel la nouvelle peut vraisemblablement susciter de l'intérêt. Or la nouvelle religieuse est encore souvent jugée, par les responsables du pupitre, incapable d'intéresser un large public, sans pertinence à côté des événements politiques, économiques, sportifs ou les faits-divers juteux. C'est d'ailleurs souvent parce que le religieux peut être associé à ces dimensions qu'il réussit à franchir la barrière des médias. Les journalistes généralistes font le plus souvent « leur gros possible », mais les nouveaux visages de la recomposition religieuse actuelle leur échappent. D'où leur plaisir d'en saisir quelques éclats lorsque l'actualité les met en présence de spécialistes qui savent communiquer.

Nous avons sollicité des contributions de la part de chercheurs dont les travaux pourraient se révéler utiles dans leur application à la dynamique sociale contemporaine. Plusieurs domaines ont été identifiés et ont regroupé les communications : l'intégration des immigrants, la question des sectes, le domaine de la santé et les quêtes spirituelles. De ce spectre assez large, nous n'avons retenu dans ce numéro que le texte de Giovanina GOMES DE FREITAS OLIVIER qui, dans son ébauche de la spiritualité postmoderne, résume les principales découvertes de la sociologie religieuse actuelle. La quête du salut se réactualise, mais dans une forme où ne subsiste plus que l'individu, une quête de guérison intramondaine à l'efficacité immédiatement expérimentable, et une visée éthique où le bien de la société dépend essentiellement de l'accumulation des changements individuels.

Est-il possible et souhaitable de développer un savoir critique portant sur les manifestations religieuses dont la pertinence sociale

aille plus loin que la fonction de compréhension et d'explication assumée par une science plus contemplative qu'active ? C'est bien à la porte de ce développement que frappait plus ou moins consciemment l'intention du colloque qui figure en thème de ce numéro. Il revenait à Patrice BRODEUR de faire la proposition d'une nouvelle modalité de notre savoir qui devrait maintenant adjoindre un versant « pratique » ou « appliqué » à son noyau théorique fondamental. Dans le contexte d'un monde où toutes les traditions religieuses sont soumises à un processus de migration et de délocalisation pour se retrouver ensemble à cohabiter dans nos grandes villes occidentales, le temps est venu de développer des services experts qui pourraient constituer, dans cette cité pluraliste, l'analogue d'une fonction pastorale destinée cette fois à répondre aux besoins d'intercommunication, dans la sphère religieuse, entre les citoyens d'appartenance religieuse diverse. La proposition de développer une sorte de religiologie appliquée œuvrant au sein d'un triangle mettant en rapport les experts du religieux, les agents de la vie citoyenne et les diverses communautés religieuses, mérite considération immédiate de la part des responsables universitaires. Elle donne une orientation précise à certaines intuitions qui jusqu'ici n'étaient pas parvenues à se formuler d'une manière aussi concrète.